

FOOTBALL FÉMININ : « C'EST UN JEU D'HOMMES »  
Stéphane Héas, Dominique Bodin, Karen Amossé, Sophie Kerespar

L'Harmattan | « Cahiers du Genre »

2004/1 n° 36 | pages 185 à 203

ISSN 1298-6046

ISBN 9782747564748

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2004-1-page-185.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Stéphane Héas *et al.*, Football féminin : « c'est un jeu d'hommes » , *Cahiers du Genre* 2004/1 (n° 36), p. 185-203.  
DOI 10.3917/cdge.036.0185  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Football féminin : « c'est un jeu d'hommes »<sup>1</sup>

**Stéphane Héas, Dominique Bodin,  
Karen Amossé, Sophie Kerespar**

### Résumé

Le football pratiqué par des jeunes filles et des femmes n'est pas un sport anodin aujourd'hui en France. La rareté des joueuses complique singulièrement leur intégration sportive. Parfois, elles peuvent subir une véritable démarcation inégalitaire. Des dessins d'enfants, des questionnaires et des entretiens permettent de préciser les représentations stéréotypiques, les trajectoires individuelles et les situations parfois complexes à l'école et dans les clubs. Jouer à la balle au pied n'est pas une évidence socioculturelle pour les Français(e), encore moins une pratique à visée égalitaire...

Les sports sont, parfois, le théâtre de violences individuelles et collectives, c'est-à-dire d'atteintes à l'intégrité corporelle des personnes ou de dégradation des biens, sans compter les violences langagières ou gestuelles sur les terrains sportifs : mots et codes corporels injurieux, insultes, etc. Toutes ces agressions font l'objet d'un traitement médiatique (Coakley 1997), exacerbé par le recours aux procédés technologiques, tels les ralentis et les loupes qui permettent aux spectateurs d'apprécier les contacts réels ou feints, les réactions verbales des pratiquants ou des arbitres. Ces violences diverses sont largement orchestrées par les médias pour « améliorer » le

---

<sup>1</sup> Salomon (2000), cité par Tabet (2001, p. 145).

caractère vivant — *in vivo, in situ* — des retransmissions sportives, notamment en ce qui concerne le football, « sport de tradition masculine » en France (Davisse, Louveau 1991, 1998). Ce dernier est présenté comme un « *sport de contacts* » où « *le jeu est serré* » et les « *duels d'homme à homme rugueux* »... niant les violences réelles et plus encore les violences cachées, non dites, voire inavouables. À ces violences physiques de tous ordres entre les sportifs s'ajoutent les violences symboliques vécues par les joueuses (Menesson 2002). Elles sont imposées par les normes culturelles et par les rapports de force en vigueur qui prennent la forme de mises à l'écart, de dénigrement, voire d'humiliations — conscientes ou non, délibérées ou non <sup>2</sup>.

Cet article est centré sur l'approche normative des pratiques sportives de tradition masculine telles qu'elles apparaissent dans un domaine particulier : le football. Celui-ci constitue aujourd'hui une activité phare, fortement mobilisatrice dans notre pays : aucun autre sport ne peut, en France, se targuer d'une telle influence sur les médias, les relations professionnelles et sociales quotidiennes entre hommes, mais également entre hommes et femmes.

L'analyse qui suit entend mettre au jour les représentations sociales et symboliques qui sous-tendent les rapports sociaux de sexe dans le milieu sportif. Elle s'appuie pour ce faire sur l'approche théorique de la domination masculine développée par Pierre Bourdieu (1998, p. 69), selon laquelle les rapports de domination reposent sur les inégalités de statuts au cœur des relations quotidiennes. En l'occurrence, les femmes, les joueuses de football, sont globalement en position dominée, voire subalterne. C'est du moins ce qui se dégage des trois types de matériaux sur lesquels se fonde notre recherche : des dessins d'enfants, un questionnaire adressé aux joueuses de football de Bretagne, et des entretiens semi-directifs (Amossé, Héas 2001). Ces divers témoignages permettent non seulement de mesurer les connaissances qu'ont les enfants du football féminin, mais aussi les « *modalités de pensée pratique orientées vers la communication, la compréhension et la maîtrise de l'environnement*

---

<sup>2</sup> Sur la façon dont elles sont ressenties par les joueuses lors des entraînements, compétitions ou fêtes sportives, voir Héas, Bodin (2003).

*social, matériel et idéal* » de la part des premières concernées : les joueuses (Jodelet 1997, p. 365). Ils montrent que le fait d'être sur un terrain masculin, d'occuper la place, constitue un enjeu crucial et implique un « jeu serré » auquel elles n'ont de cesse de travailler : pour garder la face (Goffman 1968), elles se doivent de réagir efficacement aux remarques ou aux gestes plus ou moins déplacés, aux railleries émanant des bancs de touche, voire à l'indifférence des dirigeants sportifs.

### Cadre de l'enquête

Cette recherche s'appuie sur des dessins d'enfants, des questionnaires, des entretiens semi-directifs avec des joueuses de football. Les dessins d'enfants, au nombre de 244, constituaient la pré-enquête : le protocole consistait à demander à des élèves de CM2 (cours moyen de deuxième année) de dessiner un footballeur et une footballeuse sur une feuille A4, sans utilisation de peinture et sans autre consigne particulière. L'objectif était de repérer, chez les enfants rencontrés, un certain nombre d'éléments constitutifs des représentations sociales véhiculées par cette pratique largement masculine en France. Les élèves, issus des 90 écoles de la métropole rennaise, étaient choisis selon des quotas correspondant à la répartition globale de la population recensée par l'INSEE en 1999 — les classes étant tirées au hasard. L'étude de la production des dessins ne tient pas compte du contexte dans lequel ils ont été réalisés — au sein d'une classe et à la demande du professeur —, circonstances susceptibles d'induire des biais importants : vouloir faire plaisir à l'adulte en se conformant à ses attentes, réelles ou supposées, renforce la normativité en ce qui concerne la différence des sexes.

Les questionnaires (120 reçus en retour) ont été expédiés par publipostage à 262 joueuses sur les 2 228 licenciées en Bretagne, répertoriées par la Ligue en 2000 — échantillon réparti selon les diverses catégories : débutante, poussine, benjamine, 13 ans, 16 ans et seniors. Les trois premières catégories sont mixtes en raison des faibles effectifs de joueuses dans ce sport de tradition masculine alors que, par la suite, les joueuses doivent intégrer une équipe strictement féminine. Les « districts » distingués par la Ligue ont permis de ventiler les questionnaires sur le plan géographique : Côtes-d'Armor, Finistère Nord, Finistère Sud, Ille-et-Vilaine et Morbihan. Afin d'améliorer le retour des questionnaires, notamment en raison des nombreux intermédiaires (correspondants du club, dirigeants d'équipes, voire parents de la joueuse), ce publipostage

donnait lieu à un jeu-concours impliquant l'enquêtée, avec des lots offerts par le commanditaire (la Ligue de Bretagne).

Les entretiens avec les footballeuses (15 en tout) se sont déroulés en face-à-face lors d'un tournoi féminin. Les dessins d'enfants les plus stéréotypés y étaient présentés aux enquêtées pour analyser leurs réactions immédiates et les conduire à s'interroger sur leur propre trajectoire sportive.

## Une acculturation féminine problématique

Le football féminin, toléré par les instances nationales, a une trentaine d'années d'existence et une dizaine d'années de reconnaissance officielle. La féminisation de ce sport est souvent présentée comme un problème à résoudre, dans la mesure où elle engage des transformations matérielles et symboliques (multiplication par deux du nombre de vestiaires, de toilettes, réorganisation des créneaux d'occupation des salles, changement dans les comportements sur ou hors des terrains sportifs, etc.). Au-delà des discours laudateurs des intermédiaires ou des « partenaires » (financiers notamment) pouvant bénéficier d'un nouveau public et par conséquent de nouveaux/nouvelles client(e)s<sup>3</sup>, la situation sur le terrain semble résister à ce processus de mixité.

Les résultats présentés ici s'appuient sur l'analyse du football féminin tel qu'il est pratiqué au sein de clubs<sup>4</sup>, mais aussi dans l'Éducation nationale, où la mixité peut être mise en œuvre sciemment : les élèves des deux sexes suivent un même cours d'éducation physique et sportive (EPS), dispensé par un(e) même professeur(e). Dans ce cadre, les effets des représentations sociales et symboliques sont un tant soit peu contrôlés, voire utilisés comme moyen pédagogique de changement des comportements et des préjugés. Tel(le) enseignant(e) peut proposer,

<sup>3</sup> Aujourd'hui, tout comme d'autres fédérations telle la boxe (Mennesson, 2002, p. 185), la Fédération française de football (FFF) utilise l'argument de l'augmentation du nombre de joueuses licenciées comme moyen d'attirer de nouveaux clients et de redorer l'image de la pratique elle-même (Bodin, Héas 2002 ; Mennesson 2002, p. 185).

<sup>4</sup> Ces travaux sont réalisés dans le cadre du laboratoire Didactique et expertise en APS (DEAPS), UFRAPS, université Rennes 2.

voire imposer des activités soulignant la souplesse et la coordination des membres, où les jeunes filles sont plus à l'aise, ce qui rétablit un certain équilibre par rapport à d'autres activités connotées comme masculines, où les avantages des jeunes garçons sont supérieurs. La finalité pédagogique et l'obligation de participation au cours d'EPS, dont les enseignant(e)s sont souvent des femmes, peuvent de ce fait induire davantage d'égalité sur le plan corporel, si ce n'est scolaire.

Au sein des clubs, la situation est sensiblement différente. Non seulement l'accès y est basé sur le volontariat, mais les entraîneurs de football sont presque toujours des hommes, ce qui implique probablement des façons particulières d'entraîner, d'encourager, de transmettre les consignes — peut-être inadaptées aux joueuses. En outre, à la différence des cours d'EPS où la mixité a été un combat gagné il y a plusieurs dizaines d'années par les enseignant(e)s et n'a été que faiblement remise en question, les pratiques ne sont mixtes que jusqu'à un certain âge — en quelque sorte par défaut. En effet, les joueuses qui désirent continuer à pratiquer doivent intégrer une équipe féminine (dite équipe unisexe) à partir de 13 ans, passant d'une hétérosociabilité à une homosociabilité. Ce changement d'équipe induit souvent un changement du lieu d'entraînement puisque les joueuses sont minoritaires. L'investissement prolongé dans ce sport implique *ipso facto* — contrairement à ce qui se passe pour les joueurs — une rupture importante des conditions mêmes de la pratique : perte des camarades de jeu habituelles, coéquipières souvent sensiblement plus âgées, entraîneurs ou entraîneuses différent(e)s, trajets et déplacements importants. Tout cela explique que les équipes de football féminines demeurent rares<sup>5</sup> : les dernières indications fédérales vantant le « *bonheur des dames* » (sic) sur les terrains de football, font état d'environ 40 000 licenciées (soit 2 % du total)<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> Lorsque des arguments financiers ne suppriment pas tout bonnement l'équipe féminine (affaire en cours devant la Ligue Île-de-France, octobre 2002). Le jugement — symbolique — devait être rendu en novembre avec un franc symbolique réclamé par les joueuses évincées.

<sup>6</sup> « La France du foot », *Relais JS*, n° 73, juin 2002.

En conséquence, le football demeure, en France, un bastion masculin où les jeunes filles et les femmes sont appréhendées comme un groupe social dominé. Dans son histoire de l'identité masculine en crise, l'historien des sports André Rauch relève le phénomène complexe d'interactions entre les hommes et les femmes comme catégories sociales :

*Dans les rapports sociaux, la hiérarchie longtemps admise s'est combinée au consentement féminin, et la résistance des femmes s'est accordée à la répression féminine. Leur condition revêtait un aspect équivoque : elles se sentaient à la fois protégées et contraintes (Rauch 2000, p. 9).*

### **Des dessins fortement stéréotypés**

Dans les dessins examinés, la footballeuse est perçue par les enfants comme inférieure au garçon de par sa taille, ses postures et sa gestuelle : plus souvent figée, sans le ballon, sur la touche ou statique dans les buts <sup>7</sup>, dessinée au second plan, portant des vêtements inadéquats. Les différences entre joueurs et joueuses sont sensibles. Chaque critère d'analyse pris en compte révèle, à sa manière, un aspect des valeurs sexuées traditionnelles, même si :

*De nos jours, les préjugés à l'égard de la sportive se traduisent plus discrètement, ils s'euphémisent car il n'est pas de bon ton de pratiquer, explicitement, l'exclusion sexuelle (Lefèvre 1996).*

Chez les enfants enquêté(e)s, tout se passe comme si la footballeuse était une mauvaise actrice endossant le costume d'un personnage (masculin majeur), mais incapable de jouer pleinement son rôle. Les « spectateurs » (les enfants) la démasquent sans peine et s'empressent de la remettre à sa place (de femme).

Dans l'ensemble, la spécificité de la tenue de football est largement respectée, quel que soit le sexe du dessinateur : maillot numéroté ou bien aux couleurs d'une équipe, crampons aux chaussures. Toutefois, les garçons dessinent plus souvent ces « marques » de la pratique (masculine) : le footballeur est dessiné plus fréquemment avec des crampons, mais les écarts

<sup>7</sup> Dans les buts (au piège ?) dans les filets... ce qui symboliquement est lourd de sens et souligne la domination masculine.

ne sont pas significatifs d'un point de vue statistique. Une minorité de dessins réalisés par les jeunes garçons (vingt-deux au total) présente explicitement des scènes dominatrices : les propos — « *Elle est nulle !* » — les gestes dessinés, tels les bras menaçants, sont explicites. Dans un dessin, la footballeuse est même transmuée en « mamie » portant une robe rose, un sac à la main, des talons et une canne : elle se fait casser le nez crochu par un ballon envoyé par un footballeur espiègle aux bras poilus...

Quelques dessins réalisés par les petites filles mettent en scène une pratique à visée égalitaire : le quadrillage de la feuille ou bien l'utilisation du but et de ses filets comme support à ce « cadrage » de l'espace renforce l'impression de partage équitable de l'activité physique. Les joueurs et joueuses sont de la même taille, postés de part et d'autre, le plus souvent chacun avec un ballon. D'autres enfants soulignent avec force ce qui ressemble à une revanche féminine : la joueuse dessinée est plusieurs fois supérieure en taille à celle du footballeur, elle lève les bras, voire exprime sa joie du geste technique victorieux (avoir marqué un but). Six dessins (sur les cent vingt-trois dessins de filles) sont particulièrement significatifs. Sur l'un d'entre eux, la footballeuse esquisse un large sourire en criant « *Vive la France !* » : elle porte un maillot avec un flochage « France » et des chaussures aux crampons proéminents. Son comparse masculin, lui, écarte les bras dans un signe d'impuissance avec un maillot sans repère sur les épaules (anonymat parallèle de l'anonymat des joueuses sur les terrains ?) et des chaussures lisses. Un autre dessin significatif de cette revanche dessinée montre le joueur par terre allongé sur le dos, la joueuse prenant possession du ballon en plein vol — geste hautement technique, donc masculin. Dans un troisième, le footballeur prénommé Roméo, les cheveux hirsutes crie : « *Pitié ! Pitié !* ». La footballeuse Juliette expédie le ballon en direction du short de l'adversaire sur lequel une cible rouge est figurée à l'emplacement du pénis. Il est étonnant de rencontrer de telles mises en scène contrebalançant les images enfantines véhiculées par les contes, par exemple. Une analyse plus fouillée des trajectoires différenciées des auteur(e)s de ces dessins serait nécessaire pour en offrir une interprétation pertinente.



La plupart des dessins des jeunes garçons illustrent le poids des représentations sociales traditionnelles (Durand-Delvigne, Duru-Bellat 1998). Les cheveux longs, la taille réduite de la footballeuse et son éloignement de l'action du jeu (du ballon en mouvement ou bien du but) l'assignent à un rôle de figurante. Sur la scène sportive masculine, la joueuse semble occuper les seconds rôles. Cette constatation, fondée sur l'analyse des dessins d'enfants, n'est pas seulement une image. Lors des entretiens, les joueuses soulignent les difficultés qui entravent l'évolution d'équipes féminines faibles techniquement. Ainsi, le niveau hétérogène des pratiquantes est invoqué :

*Il y a une joueuse et tu en as dix qui sont en train de ramasser des pâquerettes.*

Dans ce cas, selon leur propre aveu :

*Le football féminin c'est nul !*

Dans le même temps, elles stigmatisent souvent la méconnaissance du football féminin, surtout par les personnes extérieures à la pratique :

*Ils nous prennent un peu pour des guignols. Eux, ils sont encore en train de penser qu'on joue du bout [du pied] et qu'on se tire les cheveux<sup>8</sup>.*

Selon elles, une telle méconnaissance concerne également les spectateurs réguliers, les « habitués » déclarant :

*Qu'est-ce qu'elles font là, elles feraient mieux d'être le dimanche après-midi avec leurs gamins ! Des vieux pépés qui viennent là parce qu'il y a une buvette. Je te promets, au R., c'est ça.*

Le mode de défense de cette joueuse consiste à rejeter dans la catégorie des alcooliques chroniques — donc des personnes peu aptes à analyser sereinement ses faits et gestes —, les spectateurs qui critiquent sa technique. On peut interpréter ces propos comme une façon d'affirmer la légitimité, voire l'excellence, de la pratique féminine face à des spectateurs masculins *et pourtant* ignorants.

---

<sup>8</sup> Le « tir du pointu » symbolise l'activité inexpérimentée fortement stigmatisante sur la pelouse.

## Des trajectoires marquées par une présence masculine

Les jeunes filles devenues footballeuses déclarent avoir été marquées par des personnages masculins qui les ont influencées : le père, le ou les frères — près des deux tiers des enquêtées ont en effet un frère footballeur et la présence fréquente de faux jumeaux est à signaler. Plus d'un tiers des pères des enquêtées est encore actif dans le milieu du football, comme dirigeant ou comme joueur, et les deux tiers l'ont été par le passé (le plus souvent comme joueur). En outre, près de 10 % des mères participent ou ont participé (comme membres du bureau essentiellement) à la vie du club local.

Toutefois, presque un quart des joueuses n'a pas de frère : faut-il, comme d'autres analyses l'ont fait, supposer que la fille a été conduite à « occuper la place du garçon 'manquant' ou 'défaillant' » ? (Daune-Richard, Marry 1990, citées par Mennesson 2002). Pour répondre à cette question, il faudrait mobiliser des outils théoriques relevant de la psychosociologie, voire de la psychothérapie, le désir d'avoir un enfant de tel ou tel sexe référant aux constructions identitaires et sexuées des parents.

La socialisation sportive des joueuses semble précoce. La majorité des enquêtées a commencé le football très tôt — 35 % dès la catégorie débutante contre 22 % en senior. De plus, leurs relations enfantines étaient essentiellement masculines comme l'indique d'une manière abrupte cette joueuse :

*Jusqu'à 13-14ans, c'était vraiment qu'avec des garçons, foot, foot, et encore foot.*

Leurs préférences allaient à des activités traditionnellement réservées aux garçons — jouer dehors, « casser des carreaux », « mettre des gens par terre » — et elles ont opté à l'adolescence pour les jeux vidéos ou l'arbitrage, une pratique qui les place en situation de contrôler l'ordre sportif masculin.

Par delà l'adhésion aux valeurs et aux normes masculines — « Je me qualifiais comme un garçon manqué », « J'étais comme eux » — elles sont parfois tentées, non seulement de faire, mais d'être comme les joueurs (Davisse, Louveau 1998). L'une des enquêtées déclare :

*Je suis pas du tout du côté super nana, toujours pimpant(e)<sup>9</sup>.  
Quand on pratique du sport dans la vie de tous les jours, se  
maquiller c'est pas le premier truc que l'on va faire le matin.*

Mais leurs propos reflètent également les conflits intérieurs ou sociaux qu'elles doivent surmonter, invoquant ou récusant tour à tour le modèle offert par le grand frère :

*Ce n'est pas ce que je veux dire, je ne me suis pas du tout  
identifiée à mon frère, je ne me suis identifiée à personne en fait,  
je me suis faite toute seule, dit l'une d'elles.*

### **Des clichés aux violences de tous ordres**

Même si les interactions sportives entre hommes et femmes sur le terrain sont rares en raison du principe de non-mixité chez les adultes, lorsqu'elles existent, les stéréotypes sexués s'accompagnent de violences qui dépassent les comportements « *machos finis* ».

*À Saint-Brieuc, ils [ses coéquipiers] ne m'aimaient pas et je me  
suis pris des brins pendant deux ans. Oui, je me suis vraiment  
fait... j'ai pris des coups, des lattes...<sup>10</sup>.*

Quant aux violences symboliques subies, elles apparaissent aux détours de phrases à propos du passage de la pratique mixte à la pratique unisexe, en vertu de la règle les contraignant à changer d'équipe au-delà de l'âge « fatidique ». L'amertume des unes se combine au « blindage » des autres :

*Ce n'est pas du tout blessant à partir du moment où toi, tu y  
crois... et tu ne rougis pas.*

« Garder la face » réapparaît ici : être présente sur le terrain masculin exige un contrôle de soi permanent pour pouvoir s'y maintenir. Alors même que ce passage à l'équipe unisexe est fixé par les instances fédérales à l'âge de 16 ans, dans les faits, les joueuses interviewées rappellent les incitations à quitter le

<sup>9</sup> Cette joueuse de football omet presque systématiquement le « e ».

<sup>10</sup> Les rugbywomen, elles, semblent particulièrement sensibles aux « débordements », aux agressions physiques caractérisées, injustifiables par la seule pratique sportive (Saouter 2001).

terrain familier du club local pour une équipe strictement féminine dès l'âge de 13 ans :

*L'année de mes 13 ans, j'ai voulu me réinscrire, on m'a dit qu'il fallait que je trouve une équipe de filles. Et en fait depuis, j'ai appris que les filles ont droit de jouer avec des garçons jusqu'au moins 15 ans.*

Tout se passe comme si certaines personnes en charge du football précipitaient le départ des éléments féminins, s'arrogeant une forme de pouvoir qui peut conduire, comme ici, à des violences symboliques confinant à la manipulation. Or le changement d'équipe est souvent douloureux :

*C'était mes copains quoi, c'était mes potes, je jouais avec eux, c'était super et puis bah, j'avais 12 ans, j'arrive avec des nénétes qu'avaient 18 ans pour les plus jeunes, je n'étais pas trop à ma place.*

L'exclusion du groupe sportif masculin de référence est ressentie de façon d'autant plus forte que la joueuse bénéficiait de la reconnaissance de son milieu. Dans le nouveau groupe unisexe, l'intégration reste à accomplir, et plus jamais cette jeune fille ne se trouvera en situation de susciter le dépit d'une équipe masculine adverse :

*Les boules, c'est la fille qui a marqué, elle est trop bonne ! Et mon frangin : « ouais, c'est ma sœur qui vous a niqués ! »*

De telles expressions à connotation sexuelle sont courantes dans les pratiques sportives masculines et ne sauraient être banalisées : elles révèlent que les jeunes filles et les femmes sont niées en tant que groupe social. Les trophées qu'elles remportent en donnent parfois une illustration, lorsque sur ces derniers figurent des silhouettes masculines<sup>11</sup>.

Pour autant, on ne relève pas de véritable révolte face à une telle négation de leur identité sexuée, et la fréquente absence de réaction des principales intéressées est symptomatique du rapport social de domination. À la période délicate d'entrée dans les équipes unisexes, les joueuses semblent éviter de dire

<sup>11</sup> Anne Saouter rapporte les propos étonnés de joueuses de rugby : « Ah oui, c'est vrai, on n'avait pas fait attention [...]. Comme quoi le rugby féminin, c'est pas encore ça. Putain c'est vrai ! Je vais te leur coller des cheveux longs avec des bouts de laine ! » (2001, p. 186).

qu'elles jouent au football, sport typiquement masculin frappé d'ostracisme.

*De 7 à 12 ans, ça va tu es encore en primaire. Tu passes au collège, je ne pense pas que je criais sur les toits, à partir de la troisième, que je jouais au football.*

Telle autre joueuse déclare :

*Je gardais ça pour moi. Tu arrives à Vannes, c'est bourge, là haut, alors tu te tais. J'avais tendance à le dire le moins possible, à éviter de m'embarquer sur le sujet.*

La honte sociale liée à la pratique du football chez les adolescentes est flagrante pour cette joueuse blessée au cours d'un match :

— *Ah, tu t'es fait quoi ?*

— *Oh rien, j'ai roulé sur un caillou !*

Le ballon de cuir, trop difficile à gérer socialement, se transforme en caillou, et cette façon de taire la réalité en dit long sur l'intériorisation des stéréotypes et sur le poids de la domination masculine.

Négation et stigmatisation vont d'ailleurs de pair : les noms de nombreux clubs, associations ou équipes féminines en offrent des exemples significatifs, tels les Ours en peluche (Teddy Bears) féminins, opposés aux Ours (Bears) masculins de la Mercer University de Georgie (Coakley 1997). Les suffixes « ettes » ou « elles » font également florès : les Buchettes, les Bornettes, les Gaz'1 (Saouter 2001) illustrent l'importance des représentations sociales véhiculées par la trajectoire de femmes pratiquant un sport à dominante masculine.

## **Un terrain occupé par les hommes**

La figure de l'homme est omniprésente, sur le plan sportif, en termes d'image de référence et d'identification. Les médias proposent une palette limitée de sports, où les pratiquantes sont largement minoritaires. En France, la concurrence des chaînes aboutit à sursélectionner des pratiques considérées comme populaires : football, formule 1, cyclisme. Dans ce dernier sport, où les Françaises sont triomphantes, leur invisibilité est pourtant

flagrante — preuve de choix délibérés des grilles de programmes qui privilégient le conservatisme (de l'opinion publique ou des dirigeants médiatiques ?) plutôt que l'ouverture.

*Pour les footballeuses, le thème du mépris des médias à l'égard de la pratique féminine est récurrent : « On voit du foot tout le temps à la télé, il n'y a que ça, je ne comprends pas comment on peut se demander pourquoi les filles ont envie de jouer et pourquoi on ne s'intéresse pas au foot féminin » [Joueuse de Nationale 1, sélectionnée en équipe de France espoir] (Mennesson 2002, p. 180).*

Dans notre échantillon breton (toutes les joueuses ont répondu à la question), le modèle du footballeur de haut niveau, connu et reconnu, est quasi unique : Zidane est largement plébiscité (58 %), précédant Barthez, le « chouchou » des Français lors de la coupe du monde de 1998 (9 %) <sup>12</sup>. Par contre, le modèle féminin est beaucoup plus flou : seules cinquante-trois joueuses (44 %) ont nommé une sportive (Diacre emporte largement le suffrage). Ce plébiscite féminin pour un joueur — et non une joueuse — constitue un « acte de la connaissance et de la reconnaissance pratiques de la frontière magique entre les dominants et les dominés que la magie du pouvoir symbolique déclenche » (Bourdieu 1998, p. 44). Notons que plus de la moitié des noms de joueuses cités comportaient des fautes d'orthographe, ce qui témoigne, chez les enquêtées, du faible degré d'identification avec des femmes. Sans compter la quasi-absence de référence à des joueuses étrangères, à l'exception de Mia Ham, citée deux fois seulement, alors que c'est une véritable star — et non starlette — aux États-Unis, dans un football extrêmement féminisé (le *soccer*).

L'omniprésence des dirigeants et autres entraîneurs masculins est attestée, elle aussi. En équipe mixte, les dirigeants sont tou-

---

<sup>12</sup> Le sondage IFOP pour le magazine *Gala* (juillet 1998) enregistre des résultats très différents : 38 % à Barthez et 31 % à Zidane. Ce dernier est largement surreprésenté dans notre échantillon féminin : une étude plus fine devrait permettre d'explicitier cette adhésion à telle figure masculine plutôt que telle autre. La question du sondage IFOP était, il est vrai, sensiblement différente puisqu'elle se déclinait comme suit : « Avec lequel des footballeurs suivants rêveriez-vous de partir sur une île déserte ? » Entre le rêve (de vacances) et la réalité (de la technique du football...).

jours des hommes, et ils participent plus d'une fois sur deux à la direction ou à l'entraînement des équipes strictement féminines<sup>13</sup>. Le plébiscite en faveur d'un encadrement féminin (73 % des enquêtées le désirent) souligne les difficultés vécues par les joueuses. Elles souhaitent avoir à faire à une femme pour pouvoir « *parler plus facilement* », « *pour avoir un avis féminin* », pour « *être plus à l'aise* » — en d'autres termes, avoir des échanges d'ordre personnel qui leur manquent aujourd'hui. Une minorité de joueuses estime qu'une femme est « *aussi capable qu'un homme* » et revendique une dirigeante « *pour représenter les joueuses* » (respectivement 3 et 7 %). Au même titre, 20 % des joueuses bretonnes se disent « *attirées par le poste de dirigeante* », et 59 % d'entre elles « *ne l'excluent pas totalement* » dans un proche avenir.

Malgré une prise en compte progressive des pratiques féminines par l'État français, les changements se font attendre<sup>14</sup>.

*Certains sports, récemment ouverts aux femmes, restent encore très masculins : 8 % des 4,6 millions de personnes jouant au football sont des footballeuses*<sup>15</sup>.

Or ces données nationales sont encore bien supérieures à celles de la fédération bretonne : la Ligue ne compte pas plus de 1,68 % de femmes parmi ses licenciés, bien que les effectifs féminins aient quasiment doublé (+ 88 %) au cours des six dernières années. Dans ce cadre, les sportives continuent de faire l'objet de pratiques discriminatoires quant aux infrastructures disponibles : la moitié seulement des joueuses enquêtées dispose d'un vestiaire<sup>16</sup> dans leur club, même si c'est un peu plus souvent le cas lorsqu'elles jouent à l'extérieur (67 %). Plus de

<sup>13</sup> Une seule équipe de notre échantillon est dirigée et entraînée exclusivement par des femmes.

<sup>14</sup> Comme le rappelle Saouter pour le rugby (2001).

<sup>15</sup> Enquête MJS/ INSEP (2000). « Les pratiques sportives 2000 » : [www.jeunesse-sports.gouv.fr](http://www.jeunesse-sports.gouv.fr).

Les institutions privées ne font pas meilleure figure. Ainsi, Saouter rappelle : « Ce n'est que depuis peu qu'une rubrique le concernant [le rugby féminin] dans le journal *Le Midi olympique* ne figure plus à côté de celle du rugby des enfants » (Saouter 2001, p. 181).

<sup>16</sup> Encore faudrait-il préciser si le vestiaire est spécifiquement alloué aux jeunes filles.

la moitié précise devoir se changer à la maison avant et après le jeu (53 %), cependant que deux joueuses révèlent se changer dans « le local de rangement du matériel »<sup>17</sup>, pour ne pas dire le placard à balais... Devoir enfiler chez soi ou en catimini sa tenue sportive (sans parler des possibilités réelles de se laver, de se masser, etc.) ne fait pas spécialement preuve d'intégration et d'égalité. Certaines joueuses utilisent un cuissard « cycliste » qui leur permet de se changer avec les garçons sans trop tenter à leur pudeur et de ne pas avoir à répondre d'une plastique quelque peu en décalage avec les canons de la beauté féminine véhiculés par les médias.

Cette situation est d'autant plus critique que les vestiaires sont des lieux essentiels d'échange de consignes de la part des entraîneurs ou bien de conseils sur la façon de se préparer, d'entretenir son matériel, etc. Dans un passé récent, mis en lumière au cours des entretiens, les difficultés semblaient exacerbées lorsque la joueuse était reconnue sur le plan technique puisqu'elle participait aux stages de dépistage, de recrutement et de perfectionnement pour l'élite nationale avec les garçons :

*Ce n'est pas évident d'être intégrée. C'était à 12 ans, à un tournoi international de pupilles. On était neuf, on a été jusqu'en quart de finale, mais moi par contre, j'ai eu de la difficulté étant la fille. Car c'était sur deux jours, ils [ses coéquipiers] dormaient sous les tentes... Moi, j'allais dans ma famille. Je ne pouvais pas m'intégrer dans les activités autres que le match même.*

Pour être moins visible, la discrimination n'en reste pas moins flagrante aujourd'hui.

### « Eux » et « nous » : deux mondes fermés l'un à l'autre

La solitude de la joueuse dans ces bastions sportifs masculins n'est donc pas un jeu de l'esprit : dans plus de 70 % des cas, les footballeuses sont seules dans leur équipe mixte. Toutefois, cette situation n'implique pas systématiquement une insatisfaction. Certaines d'entre elles expliquent les avantages d'être seule — pour peu que, techniquement, elles assument leur rôle :

<sup>17</sup> La femme objet ?...



*J'étais la seule fille ; j'étais un peu la chouchoute, ça t'incite à continuer.*

En dehors de ces rares cas, les contacts entre joueurs et joueuses sont quasi inexistantes sur les terrains sportifs — à l'entraînement et, *a fortiori*, en compétition :

*Nos entraînements sont le même jour, mais c'est totalement... pfft... on passe à côté d'eux, ils passent à côté de nous.*

Le football féminin s'apparente, ainsi, à « *un monde clos, sans relation avec la pratique masculine* » (Mennesson 2002, p. 175). Les interactions mixtes, rarissimes, opposent des individus dont les comportements diffèrent souvent du tout au tout, d'autant que, par leur rareté même, ces rencontres impliquent des enjeux identitaires importants : « *Ne pas montrer ses faiblesses* », « *Tenir le coup* », « *Leur montrer de quoi on est capable une balle au pied* », etc.

Au mieux, il semble que les joueuses peuvent « *aller un peu avec eux* [les footballeurs]. *Mais si c'est pour être en concurrence, ce n'est pas évident, il vaut mieux faire chacun de son côté* », déclare telle joueuse réputée pour son franc-parler, mais aussi pour son niveau technique hors pair. La séparation entre « eux » et « nous » semble consommée : une fois la règle de la non-mixité appliquée, les relations se distendent au point de souvent se dégrader. Après la concurrence, l'indifférence s'installe entre les sportives et les sportifs, même lorsqu'ils partagent les mêmes espaces. Cette situation est parfois renforcée par un manque de soutien évident de la part des dirigeants :

*En fait, c'est les autres et nous. On n'est pas du tout soutenues ; au-dessus de nous il n'y a pas des gens qui viennent nous soutenir.*

Ce manque d'appui de la part des hommes n'est pas relayé par une attention matérielle ou concrète. Ainsi, il n'est pas rare que les horaires d'entraînement attribués aux joueuses soient très tardifs (après 22 heures), sur des terrains en mauvais état, avec des infrastructures inadaptées, etc.

Le manque de considération de la fédération (malgré un revirement récent) est souligné par d'autres études (Mennesson 2002, p. 182) et fragilise le statut de ses membres féminins, comme en atteste le témoignage d'une ancienne joueuse de football, recueilli au cours d'entretiens récurrents, entre 2000 et

2002. Devenue arbitre, elle a peur au point de « *demander tout le temps à quelqu'un de [l']accompagner, que ce soit mon frère ou quelqu'un [et non quelqu'une]* ». Cette situation résulte d'une succession de faits ressentis comme autant d'atteintes à sa personne :

*Je n'ai jamais été agressée ou quoi que ce soit. Mais, le jour où j'ai décidé d'arrêter, c'était quand j'arbitrais des matchs très difficiles. C'était à Vannes, un match qui opposait l'équipe turque de l'ouest contre une équipe de Vannes [...]. C'est des joueurs qui de toute façon ont une autre image de la femme, je pense. Dès que je suis arrivée, j'ai vu qu'une femme n'avait pas sa place sur un terrain de football. J'ai pas trop compris, j'ai pas trop apprécié non plus : ils auraient pu me mettre sur d'autres matchs quand même.*

\* \*

\*

Comment s'étonner, au vu de ces analyses, si le taux de renouvellement des licences est sensiblement inférieur chez les femmes ? Les données bretonnes précisent cet écart : 65 % des footballeuses reprennent une licence contre 81 % des joueurs — c'est dans les catégories benjamines et chez les 13 ans que l'écart est le plus fort. La déperdition fédérale en termes d'effectifs féminins à la période de puberté ne constitue que le reflet général de cette violence symbolique considérée durant de longues années comme structurelle. En France, la force de la figure de l'homme comme incarnation du football diminue fortement les possibilités mêmes, pour une jeune fille, d'être attirée par ce « *genre de pratique* » physique et, *a fortiori*, de persister dans un sport largement inspiré par le père, le frère ou les copains.

## Références

- Amossé Karen, Héas Stéphane (2001). *Développement du football féminin de masse en Bretagne*. Mémoire de maîtrise, université Rennes 2, UFR STAPS. Rapport à la Ligue bretonne de football, mai.
- Bodin Dominique, Héas Stéphane (2002). *Introduction à la sociologie des sports*. Paris, Chiron.
- Bourdieu Pierre (1998). *La domination masculine*. Paris, Seuil.
- Coakley Jay (1997). *Sport in Society. Issues and Controversies*. Boston, Mass., McGraw-Hill.
- Davisse Annick, Louveau Catherine (1991). *Sports, école, société : la part des femmes*. Joinville-le-Pont, Actio « Actualité, recherche, sport ».
- (1998). *Sports, école, société. La différence des sexes : féminin, masculin et activités sportives*. Paris, L'Harmattan.
- Durand-Delvigne Annick, Duru-Bellat Marie (1998). « Mixité scolaire et construction du genre ». In Maruani Margaret (ed). *Les nouvelles frontières de l'inégalité. Hommes et femmes sur le marché du travail*. Paris, La Découverte/Mage « Recherches ».
- Goffman Erving (1968). *Asiles : études sur les conditions sociales des malades mentaux*. Paris, Minuit.
- Héas Stéphane, Bodin Dominique (2003). « La fête sportive : essai de compréhension chez les footballeuses et les rugbywomen ». *Le Détour (ex-Histoire et Anthropologie)*, nouvelle série, n° 2, 2<sup>e</sup> semestre.
- Jodelet Denise (1997). « Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie ». In Moscovici Serge. *Psychologie sociale*. Paris, PUF « Le psychologue ».
- Lefèvre Brice (1996). « La sportive entre modèle masculin et norme esthétique ». In Arnaud Pierre, Terret Thierry (textes réunis par). *Histoire du sport féminin*. T. 2 *Sport masculin-sport féminin : éducation et société*. Paris, L'Harmattan.
- Menesson Christine (2002). « Rapports sociaux de sexe et identités : le cas des jeunes femmes engagées dans des sports 'masculins', le football et la boxe ». *UTINAM. Revue de sociologie et d'anthropologie*, n° 5 « Le genre : de la catégorisation du sexe » (Le Feuvre Nicky ed).

- Rauch André (2000). *Le premier sexe : mutations et crise de l'identité masculine*. Paris, Hachette « Littératures ».
- Saouter Anne (2001). 'Être rugby'. *Jeux du masculin et du féminin*. Paris, Maison des sciences de l'homme.
- Tabet Paola (2001). « La grande arnaque. L'expropriation de la sexualité des femmes ». *Actuel Marx*, n° 30 « Les rapports sociaux de sexe » (Bidet-Mordrel Annie ed).